

Philippe Meirieu

## « Grandir en assumant son immaturité »

*Ferdydurke* de Witold Gombrowicz



Jamais n'avons-nous su aussi bien que l'on ne grandit pas sans déchirements ni ruptures. Et jamais n'avons-nous tant cultivé la nostalgie d'un développement harmonieux. Jadis ponctuée de quelques étapes symboliques fortes, scandée de rituels largement entretenus par l'environnement familial et social, l'enfance semble aujourd'hui se développer en une progressivité exemplaire. Ainsi, la première dent, l'entrée officielle dans la communauté religieuse, la participation de plein droit à la fête, familiale ou villageoise, représentaient-elles des événements décisifs, marquant, pour chacun, des paliers indispensables et construisant, en un chapelet de souvenirs, une histoire personnelle tout à la fois singulière et étrangement conforme à celle de ses propres parents. Or, en lieu et place de ces quelques moments forts, notre modernité voudrait laisser croire que chaque instant, chaque jour, apporte sa pierre, de manière régulière, à un édifice dont la construction se prolonge tout au long de la vie. Ainsi les rituels qui marquaient la fin de l'enfance ont-ils tendance à disparaître ou - ce qui est sans doute la même chose - à se multiplier à l'infini, abolissant tout repère commun : ce sera, selon les individus et les groupes, le permis de conduire ou le premier rapport sexuel, le baccalauréat ou la première cigarette, un voyage à l'étranger ou l'acquisition d'un ordinateur personnel, le premier salaire ou la première expérience de toxicomanie. Chacun met le curseur où il veut. Et la multiplicité des curseurs

rend particulièrement difficile l'identification d'une quelconque frontière : tout individu peut, finalement, devenir adulte à tout âge, du moment qu'il s'engage dans une expérience nouvelle et décide que celle-ci constitue « un tournant de sa vie ». L'accès à la vie professionnelle, longtemps considéré comme la césure essentielle, tend lui-même à se dissoudre : on n'entre plus guère aujourd'hui dans un métier mais plutôt dans un « dispositif » aux étapes souvent longues et complexes ; on ne bascule plus, du jour au lendemain, du monde de l'irresponsabilité économique et sociale à celui de l'autonomie adulte, mais on s'installe, souvent pour longtemps, dans d'étranges statuts intermédiaires. Et, s'il arrive que les choses paraissent se stabiliser un jour, rien ne garantit, pour autant, que ce soit durablement : certains craignent toujours le retour de la précarité, d'autres espèrent de salutaires nouveaux départs.

Aussi de nombreux sociologues et psychologues ainsi qu'une grande partie de nos plus prestigieux intellectuels voient-ils dans nos sociétés occidentales le triomphe de l'adolescence. Phénomène totalement inconnu pendant des siècles et encore ignoré dans certaines civilisations, l'adolescence ne cesserait, en effet, de se dilater sous nos yeux. Alors qu'on passait jadis en une nuit, en une épreuve, en une expérience décisive et reconnue comme telle par tous, de la dépendance acceptée à l'autonomie revendiquée, on exigerait aujourd'hui toujours plus de sursis avant de s'engager de manière définitive... l'on rejetterait même, de plus en plus, l'hypothèse d'un tel engagement. Qu'ils soient affectifs, professionnels ou intellectuels, qu'ils concernent notre manière de vivre ou de penser, nos habitudes vestimentaires, linguistiques ou alimentaires, nos choix se voudraient à présent délibérément provisoires. Non parce que nous estimerions modestement que, pouvant nous tromper, nous devons pouvoir les réviser en conséquence... mais, plutôt, parce que nous serions, à chaque instant, certains d'avoir raison et qu'au nom de l'authenticité du présent nous refuserions d'hypothéquer l'avenir. L'incertitude de notre existence, dans laquelle il nous arrive de nous complaire, serait ainsi faite de milliers de petites certitudes, d'une infinité de décisions prises dans l'instant, sous l'emprise de fausses évidences. C'est parce que nous ne saurions plus - ou, peut-être, ne pourrions plus - nous projeter dans l'avenir pour mettre nos choix à l'épreuve du temps que notre vie prendrait cette allure étrange d'une succession de choix définitifs et contradictoires. Ainsi, petit à petit, aurions-nous perdu le goût de la jouissance de la fidélité au profit de celui des satisfactions provisoires. Ainsi ferions-nous aujourd'hui de notre vie une « interminable adolescence ».

À cet égard, l'œuvre de Gombrowicz peut apparaître comme particulièrement prémonitoire. *Ferdydurke*, en particulier, ce « roman » étrange, paru en 1937, alors que son auteur vient d'avoir trente-trois ans, se présente comme une longue et troublante méditation sur l'immaturité. D'une écriture qui parut, à l'époque, provocatrice et qui, aujourd'hui encore, désarçonne le lecteur à chaque page, Gombrowicz dénonce les ravages de la fascination exercée sur nos contemporains par « l'infantile », « l'adolescence », « le moderne »... toutes « formes » qui s'emparent des esprits et les « cuculisent » systématiquement, selon son expression. Malgré la résistance que les adultes opposent à cette opération, nous sommes tous irrésistiblement entraînés vers des comportements ridicules, des chahuts de potaches, des jeux minables de gamins rivalisant de stupidité, des rituels

obsessionnels d'adolescents torturés par une sexualité trouble, des cérémonies artificielles où nous nous affichons en de dérisoires pantomimes costumées. Ainsi sommes-nous « enfermés » dans des « formes » qui nous rabaissent, nous interdisent d'exercer librement notre pensée critique, s'emparent de notre volonté et nous enchaînent à notre enfance, comme « à *notre propre montre* ».

Certes, Gombrowicz a longuement mis en garde ses lecteurs et, surtout, ses critiques contre des interprétations trop rapides et simplistes de son texte. Il reconnaît que *Ferdydurke* est « *un ouvrage d'accès extrêmement difficile et, plus encore, ambigu* » ; il affirme que c'est « *un livre qui relève plutôt du cirque que de la philosophie* » tout en considérant, néanmoins, « *qu'il préfigure, à bien des égards, l'existentialisme naissant* » ; il dénonce « *les malentendus et les commentaires moralisants* » et se gausse de ceux qui pérorent en affirmant que « *Gombrowicz a voulu dire que...* ». Ainsi, comme l'écriture même du livre, son auteur décourage les exégèses et se prémunit à l'avance contre toute « récupération pédagogique » de ses propos. Plus encore, cette récupération, si elle était tentée « *avec méthode et conviction* », représenterait sans doute une de ces formes de « *cuculisation* » que l'auteur fustige sans aucun ménagement : le texte lui-même, travaillé par une expérience existentielle, en un corps à corps qui s'autorise tous les excès et subvertit toutes les conventions, se verrait « *rapetissé* » aux dimensions d'un exposé académique « *en enseignant et prêchant [...] avec des mines simplifiées pour la circonstance* ».

Or, rien de pire pour Gombrowicz, pas de personnage plus nuisible que « *le grand Rapetisseur* » pédagogique : il vous veut trop de bien, aime plus que tout vous faire « grandir » et, pour justifier son existence, vous maintient dans l'enfance le plus longtemps possible, vous y renvoyant même de force dès que vous voulez vous en échapper. Quand vous pourriez tenter de vous donner vous-même votre propre forme, il vous « *fait une gueule* » à sa façon, n'hésitant pas à vous séduire par tous les artifices possibles. C'est ainsi que « *le grand Rapetisseur* » organise la « *garderie pédagogique* » en déployant tous ses talents et en sollicitant tous les concours possibles : il sait d'avance ce que ses élèves doivent savoir, comment ils doivent l'apprendre et ce qui doit les enthousiasmer ; il mobilise les travers les plus mesquins des individus pour qu'ils s'épient entre eux et rivalisent même d'immaturité ; il place, derrière les grillages de son école, des « mères » et des « tantes » pleines de bons sentiments, toujours prêtes à s'exalter dès que leurs « petits » révèlent quelque chose d'eux-mêmes et qu'elles reconnaissent là, les larmes aux yeux, un reste de cette enfance bénie où elles les tenaient encore en leur pouvoir.

Rien de plus contradictoire donc avec le projet même de Gombrowicz que de tenter de dégager des « leçons pédagogiques » de son étrange récit. Cela, pour le moins, édulcorerait le message. Tout au plus le pédagogue peut-il s'efforcer de se rendre disponible à l'originalité et à la violence d'un propos qui vient le chercher au plus près de lui-même, se placer au cœur de ses préoccupations quotidiennes, gratter sur ses plaies les plus intimes. Sans doute lui faut-il simplement accepter de retrouver, tout au long du livre, quelques-uns de ses fantasmes les plus secrets, de ses rêves les moins avouables, de ses désirs les plus pervers : ainsi, par exemple, à travers les

aventures picaresques de Maître Pimko, envoûté par une « adolescente moderne », ou dans les gesticulations ridicules de Sang-de-navet, l'enseignant de littérature cherchant désespérément à obtenir l'enthousiasme de ses élèves en les apitoyant sur son sort... Histoire d'éviter de croire que la culture et le statut social peuvent mettre quelqu'un définitivement à l'abri de toute niaiserie, « *sottise, futilité, fadaise, radotage, billevesée, faribole, puérité* »... Histoire de débusquer l'immaturation de celui qui veut fonder son existence sur le projet insensé de faire faire aux autres l'économie de leur propre éducation : car, si nous ne pouvons renoncer à ce dessein et à son cortège d'institutions et d'obligations, si nous sommes irrémédiablement « condamnés à éduquer », au moins pouvons-nous faire face lucidement au dérisoire de cette entreprise.

À ceux qui s'extasient devant l'ordonnancement prestigieux de nos institutions d'éducation, à ceux qui se laissent prendre au piège des apparences et croient qu'il suffit de garantir l'ordre des corps pour élever les esprits, à ceux qui imaginent qu'en imposant aux enfants et aux adolescents de se soumettre à la discipline scolaire, on les rend spontanément disponibles à l'intelligence des programmes, Gombrowicz rappelle le caractère infiniment aléatoire de tels projets. On croit aider à grandir, mais on met en place des dispositifs qui asservissent ; on s'imagine détenir le pouvoir, mais on se soumet, en réalité, aux caprices de ceux dont on quémande l'adhésion ; on veut imposer la culture et la civilisation, mais on encourage, en sous-main, les comportements les plus puérils :

*« Comment faut-il dire, demanda le professeur : "J'ai passé" ou "Je suis passé" ? La question me déconcerta. Cent mille esprits venaient d'étouffer le mien, je balbutiai que je ne savais pas et lui me demanda ce que je savais de l'esprit de Kasprovicz et quelle était l'attitude du poète envers les paysans. [...] Je toussotai et regardai furtivement mes ongles, mais ils étaient nets et rien n'était écrit dessus. Je regardai à la ronde comme si quelqu'un allait me souffler. [...] Je détournai la tête au plus vite pour la remettre dans la bonne direction et je regardai le professeur. Mais ce regard n'était pas le mien, c'était un regard en dessous, enfantin et plein d'une haine d'écolier. Je fus saisi par une velléité anachronique et mal venue : lancer une boulette de papier juste sur le nez du professeur. »* Ainsi va L'École, ruinée par la prétention du « pédantesque » : le maître croit que la vérité de ses propos lui donne la certitude d'être entendu. Il s'infantilise alors et infantilise ses élèves. Les uns s'agenouillent béatement devant lui, les autres s'adonnent à des activités parallèles et finissent par le couvrir de sarcasmes :

*« Le cucul se divisait entre gaillards et adolescents, constate le personnage de Ferdydurke, plongé à trente ans dans l'univers scolaire. Le monde semblait se reconstruire sur la base de cette division. »* Aux « adolescents », « l'innocence », la conviction que le maître représente un modèle de perfection et qu'il faut s'enflammer pour la culture scolaire. Aux « gaillards », le refus grossier, les agressions ou la dissimulation, l'injure ou l'hypocrisie. Aux uns et aux autres l'enfermement dans un rôle, l'emprisonnement dans la « grimace ». Et l'impossibilité de fuir. L'impossibilité

d'exister autrement, de s'exprimer sur un autre registre : « *En théorie, rien ne semblait plus simple : il n'y avait qu'à sortir de l'école et à ne plus y revenir. Pimko ne me ferait pas rechercher par la police. Les tentacules de la pédagogie cuculique ne devaient pas s'étendre si loin. Il suffisait de vouloir. Mais je ne pouvais pas vouloir. [...] Je compris alors pourquoi nul ne pouvait s'enfuir de cette école : tous les visages et toutes les attitudes anéantissaient les possibilités de fuite, chacun restait captif de sa propre grimace... [...] Comment fuir ce que l'on est, où trouver un point d'appui, une base de résistance ?* » Les personnes ont beau revendiquer leur propre maturité, avoir vécu des expériences d'adultes, avoir exercé des responsabilités sociales, la « forme scolaire » s'empare d'elles, la construction des regards appareillés en une institution infantilissante les contraint à des comportements immatures, les conduit à « *l'esclavage de l'inaccomplissement, à l'abandon à la verdure enfantine* ». Gombrowicz propose-t-il, pour autant, une alternative ? Nullement. Ce serait admettre qu'il puisse exister des formes de « pédagogie » non pédagogiques. Propose-t-il de supprimer l'enseignement et les écoles, de renoncer à la transmission de la culture ? Pas plus. Ce serait imaginer que l'on puisse créer des « formes » sans contraintes, des « formes sans formes » en quelque sorte. Pense-t-il que l'on doive laisser les enfants devenir adultes sans chercher à exercer la moindre influence sur eux ? Ce serait basculer d'une illusion dans une autre : l'éducation requiert la présence d'éducateurs exigeants, mais sans doute condamnés, sous les yeux de « *créatures intermédiaires entre dix et vingt ans* », aux prises avec « *l'âge ingrat* », à sombrer presque quotidiennement dans le ridicule : les élèves n'ont aucune indulgence et rien de ce qui peut attiser leurs railleries ne passe inaperçu à leurs yeux. Il faut pourtant enseigner quand même. Conscient que ce métier expose, plus que tout autre, à la contagion de l'immaturation, mais convaincu qu'en dépit de cela, quelque chose peut se transmettre qui constituera peut-être un jour, pour l'enseignant comme pour l'élève, un point d'appui pour s'exhausser au-dessus de sa condition infantile. « *Comment faut-il comprendre le combat de mon Ferdurke contre la gueule et la grimace ? Il ne s'agit point de conseiller à l'homme d'enlever son masque (quand derrière ce masque il n'y a pas de visage) ; ce qu'on peut lui conseiller ; c'est de prendre conscience de l'artifice de son état et de le confesser... [...] Je ne puis être moi-même et pourtant je le veux, je le dois : c'est une des contradictions qu'on n'arrive jamais à résoudre ni à atténuer... D'ailleurs, n'attendez pas de moi des remèdes contre des maladies incurables. Ferdurke se borne à constater cette déchirure intérieure de l'homme - rien de plus.* » Difficile constat sans aucun doute. Expérience que l'œuvre littéraire nous permet ici d'effectuer à moindre coût en quelque sorte. Condition essentielle, peut-être, pour ne pas enseigner idiot. Mais, au-delà de cette lecture que personne ne peut effectuer à la place de quiconque et dont les bénéfices seraient annulés si la médiation se faisait insistante, il reste dans *Ferdurke* un enjeu, une manière de se saisir du monde, une sorte d'« entame » essentielle, qu'on peut tenter - même sans l'espoir d'y parvenir vraiment - d'approcher. Gombrowicz confie, en effet, dans son *Journal* que « *toute œuvre d'art doit être écrite de manière à assurer à son auteur un avantage dans sa lutte avec le monde* ». À son auteur, sans doute... et à son lecteur aussi peut-être. Certes, comme l'avoue

Gombrowicz, rien n'est jamais gagné : vingt ans après, se penchant lui-même sur son livre, il constate amèrement qu'il n'y a là que des « mots »... « *Des mots, des mots, des mots - rien de plus, puisque tous ces mots ne m'avaient absolument pas guéri et n'avaient rien arrangé du tout.* » Rien n'est donc, *a fortiori*, jamais gagné pour le lecteur...

Il reste pourtant que la lecture de *Ferdydurke* constitue une épreuve d'une intensité rarement atteinte dans la littérature contemporaine : en deçà et au-delà de toutes les interprétations, elle nous place en face d'un phénomène qui s'impose et dépasse, par la puissance de l'expression qui lui est donnée ici, toutes les analyses sociologiques ou psychologiques que notre modernité a produites sur l'adolescence. Nous y butons sur une réalité qui apparaît dans une sorte d'évidence obscène, posée au milieu de notre monde et défiant toutes ses rationalités, présente en chacun de nous de manière irréductible : l'immaturité. Nous sommes loin ici d'une description d'un « phénomène de société », nous sommes en face d'une dimension constitutive de l'humaine condition et dont l'intelligence peut, sans aucun doute, « nous donner un avantage dans notre lutte avec le monde ». « *Deux amours se combattaient dans Ferdydurke, et deux tendances : l'une vers la maturité, l'autre vers l'immaturité qui, perpétuellement, nous rajeunit : cet ouvrage est l'image même du combat qu'un homme amoureux de son immaturité livre en faveur de sa propre maturité* » écrit Gombrowicz dans son *Journal*. Mais aussi : « *Ferdydurke était-il le compromettant témoignage de mon envoûtement perpétuel par l'inférieur jeune, et donc charmeur ; ou bien un effort pour atteindre jusqu'au Supérieur orgueilleux, adulte et fier ; encore que tragique et dénué d'attrait ?* » On ne saurait mieux exprimer l'ambivalence de l'auteur à l'égard de l'immaturité.

Pourtant, la partie centrale du livre, consacrée à la séduction qu'exerce sur le héros une adolescente, pourrait laisser penser que Gombrowicz cherche à ridiculiser une image archétypale de « la jeunesse moderne » en sa plus vaine superficialité : « *Seize ans, un sweater, une jupe, des sandales en caoutchouc, libre d'allure, lisse, mince, souple et insolente* », pendue au téléphone avec ses « copains » pendant des heures, prenant des poses de magazines, employant les derniers tics de langage à la mode, telle apparaît Mademoiselle Zuta, fille de Monsieur et Madame Lejeune que Pimko présente au héros dans l'intention bien précise de « *l'enfermer définitivement dans l'adolescence* ». Le stratagème semble réussir : « *Mon univers s'était écroulé et je n'en voyais pas d'autre que celui d'une moderne lycéenne, avec sports, courage, entrain, mollets, jambes, danses, déchaînement, canotage - nouveau pilier de ma réalité.* » Il lui faut, dès lors, tendre toutes ses énergies dans le seul but d'apparaître « sympathique », jeune, dynamique, capable de cette indifférence feinte qui témoigne d'une attirance véritable, pour parvenir, enfin, à communiquer avec « l'adolescente ». Certes, cette dernière ne semble pas avoir grand-chose à dire en dehors des quelques banalités que répètent traditionnellement les jeunes filles de son âge dans les films les plus médiocres. Mais son vide intérieur vient paradoxalement en renforcement de sa séduction : elle n'est qu'une image, un visage animé d'une moue convenue, un corps s'étirant sous sa douche, sans rides, sans histoires, sans histoire. Elle tire sa force de cela précisément : rien ne semble la toucher ; elle

passe, indifférente, dans un monde lisse. Comme si elle n'avait besoin de rien ni de personne. Comme si elle avait tous les pouvoirs. Et elle réussit ainsi, à son corps défendant en quelque sorte, à enfermer en elle le héros : il perd toute autonomie et toute lucidité, s'abîme dans le vide d'un portrait-robot, « *s'attache à elle avec le maximum d'immatunité* » : « *Quelle torture de rester enfermé dans une moderne lycéenne ! Pas une fois, je ne parvins à surprendre chez elle le moindre manquement au style moderne, jamais, aucune brèche par laquelle j'aurais pu choisir la liberté de m'enfuir.* »

La description irritera sans doute ceux qui voudront n'y voir que l'expression traditionnelle de l'attraction d'un homme d'âge mûr pour une adolescente. On connaît bien le processus : toute vie intérieure, toute inscription historique, tous les éléments de contexte social de la jeune fille sont abolis pour ne plus voir en elle que la figure parfaite capable de venir satisfaire des fantasmes purement esthétiques. Un amour complètement sensuel et totalement platonique à la fois. Une fascination pour une image idéale que viendrait briser, en un instant, la première épreuve de la quotidienneté. Mais c'est bien là, sans aucun doute, une manifestation de cet « *envoûtement perpétuel par l'inférieur jeune et donc charmeur* » dont parle Gombrowicz. Et c'est là aussi une expression particulièrement pertinente de ce désir d'immatunité qui habite en chacun de nous. Ce n'est donc pas un hasard si les lettres que la lycéenne conserve dans sa chambre témoignent de la fascination qu'elle exerce sur les juges, les avocats, les propriétaires terriens, les pharmaciens, les notables urbains et ruraux, les docteurs, etc. À quoi servirait de nous le cacher ? À quoi servirait de rejeter ici la faute sur les médias, la société de consommation, le *sponsoring* et le conformisme social ? Que feraient ces derniers si nous n'étions pas, nous tous, fondamentalement disponibles à l'attraction de « la forme » ? Et il faut ici entendre « la forme » en son sens le plus abstrait et le plus concret à la fois : la forme, c'est l'absence d'intériorité, le contour dans sa perfection externe, étranger à toutes les vicissitudes et à tous les aléas de nos histoires concrètes ; la forme, c'est « le *look* » sans contenu, la métaphysique de l'apparence, l'unité parfaite, essentielle en quelque sorte, telle que la défend, en un épisode étrange intercalé dans le roman, le professeur Philidor : la forme, c'est « *la synthèse sans analyse* ».

Ainsi définie comme « attraction de la forme », l'immatunité ne peut être considérée comme un phénomène passager, une scorie de la croissance, dont une bonne éducation pourrait permettre de se purger en temps utile. Elle résiste à tout arrachement violent et surgit dans un domaine dès qu'on tente de la chasser d'un autre. Ainsi, après avoir réussi à se libérer de l'emprise de la lycéenne en l'imaginant en mère de famille, engluée dans les couches et dans les laitages, le héros de *Ferdydurke* se trouvera-t-il à nouveau confronté à l'immatunité dans les rituels aristocratiques de la « seigneurie ». Là il aura, à nouveau, à faire face à un « déchaînement » de formalismes de toutes sortes et se retrouvera petit garçon en culottes courtes en promenade avec sa famille et ses domestiques en un terrible « chemin de croix ». Il assistera aussi, impuissant, aux tentatives de « fraternisation » de son ami Mientus avec un valet de ferme : idéal d'innocence et d'authenticité, ce dernier - que Gombrowicz nomme Tintin ! - se révélera, un jour, un être de chair et de sang

indomptable, échappant aux catégories mythiques de l' « *enfantin, enfant, enfant roi, enfant seigneur* » : « *le verrou mystique* » sautera alors, laissant éclater, en un délire collectif, l'échec de l'entreprise. L'amitié transparente de deux consciences juvéniles est un idéal impossible et qui veut s'y adonner, en une nostalgie immature, ne peut courir qu'à l'échec.

Mais le héros ne renoncera pas pour autant : il enlèvera Sophie, sa cousine, en une nuit romantique, en singeant les gestes et les mots de l'amour de manière si précise et si juste qu'il aurait pu réciter un roman du même nom. Le firmament, les étoiles, l'horizon sans limites, les primevères, la *Sonate au clair de lune*, « *la tiédeur bienveillante, la tendresse dangereuse, les ravissements mortels, la romance* », le baiser enfin : « *Ce monde rapetissait comme s'il s'était rétréci, recroquevillé, et en se recroquevillant il se resserrait et se frottait, il s'accrochait au cou comme un collier étranglant avec délicatesse... Quant au cucul, infantile et transcendant, il pesait de façon effrayante.* »

Bien imprudent serait celui qui regarderait l'immaturation avec condescendance. Bien impudent serait celui qui prétendrait s'en être définitivement débarrassé. Les parents de Mademoiselle Zuta, en leur suffisance bourgeoise s'avèrent, finalement, encore plus immatures que leur fille. Les « artistes » que raille Gombrowicz, qui se prennent « *pour des créatures supérieures susceptibles d'instruire, d'éclairer ; guider ; élever ou améliorer quoi que ce soit* », ne sont au total que de pitoyables gamins se disputant leur pouvoir dans une cour de récréation bien étriquée. Les adultes les plus sérieux ne résistent pas à se livrer régulièrement à des concours de grimaces... N'y aurait-il finalement rien d'autre qu'une éternelle et universelle immaturité ? Les éducateurs, comme les autres, seraient-ils condamnés, en de vaines gesticulations, à entretenir leur immaturité en organisant systématiquement l'enfermement de leurs élèves dans l'infantile ?

« *Et maintenant, gueules, venez !* », conclut Gombrowicz, s'adressant directement au lecteur. « *L'on ne peut se protéger d'un homme que par l'entremise d'un autre homme. Mais contre le cucul, il n'y a pas de refuge. Courez après moi si vous voulez. Je m'enfuis la gueule entre les mains.* »

---

Nous ne sommes peut-être pas obligés de nous enfuir. Certes, nous ne nous débarrasserons pas miraculeusement de notre immaturité et nous n'en délivrerons pas nos élèves par la force... Mais, peut-être pouvons-nous espérer, en assumant sans complaisance notre « déchirure intérieure », en trouvant, sans exhibition, les moyens de l'exprimer, aider nos enfants et nos élèves à vivre avec la leur ? La porte est étroite, pour nous comme pour eux : ne pas céder sans inquiétude à la fascination pour les comportements infantiles et irresponsables, fussent-ils socialement dominants. Ne pas se réfugier, non plus, dans la posture hautaine de celui qui, en une ultime grimace, croit pouvoir imposer le visage d'un adulte. S'inquiéter de grandir et de faire grandir, en un accès toujours un peu douloureux à quelque chose comme la lucidité.